

Prypiat.

La rue était déserte. Tchernovolk, c'est ainsi que je l'avais baptisé, avançait à pas de loup. Le soleil encore chaud semblait ne pas vouloir se coucher, pareissant comme tout un chacun en cette belle soirée d'été. Il observait de tous ses sens les alentours. Les façades des hauts immeubles délabrées que la végétation avait envahies après toutes ces années. Il aimait ce lieu. Il s'en sentait le maître. D'ailleurs, il l'était. Rien ni personne ne l'avait jamais délogé. C'était Sa ville et il dominait les siens depuis qu'il avait évincé le « vieux », son père.

Il s'arrêta devant une sculpture colossale, grise, qui commençait à s'étioler. Il l'observa attentivement pendant un instant comme il le faisait très souvent. Il avait l'intuition que la plaque scellée sur sa base avait un sens mais il ne savait pas lire. En fait, tout comme le monument, elle glorifiait dans une emphase toute soviétique l'atome qui apportait la lumière au peuple. Prypiat était sortie de terre avec la centrale Vladimir Illitch qui s'élevait à trois kilomètres de là. Il apercevait sa masse sombre et inquiétante au loin lorsqu'il traversait le pont qui enjambait la Pripet, rivière qui allait déposer ses sédiments radioactifs plus loin, dans le Dniepr. Puis Prypiat est morte après l'explosion du réacteur numéro 4 de la centrale, à trois kilomètres de là. Mais ça, le monument ne le disait pas. Alors, comme il n'en comprenait toujours pas le sens, Tchernyik inspira une large bouffée d'air tiède, sans même avoir conscience qu'il respirait ainsi les poussières toxiques que soulevait la légère brise vespérale et s'en alla.

Il était né bien après la catastrophe. Quand bien même, cela lui importait peu. Il n'était pas comme tous ces gens qui étaient partis tout à coup, lui laissant à lui et aux siens la possibilité de régner seuls sur ces confins ukrainiens et bélarusses. Critères politiques qui n'avaient aucun sens pour lui. Peu lui importait les frontières. Il ne voyait dans cette situation qu'une aubaine. Pourquoi partir ? Tout était à foison. Tout proliférait depuis le départ des habitants. En quittant la ville, ils avaient laissé la vie, la vraie, la sauvage reprendre ses droits. Au mitan de la rue, perçant le goudron craquelé, s'élevaient des herbes déjà hautes que plus personne ne s'échinait à arracher. Dans les caniveaux commençaient à s'extraire des arbustes folâtres. Qu'était-ce au juste que Prypiat ? Une ville ? Une forêt ? On pouvait se poser la question tant les arbres, la mousse et les herbes folles s'étaient développés de manière anarchique et avaient comme avalé les immeubles. Une revanche car avant 1970, il n'y avait quasiment aucun signe de vie humaine à cet endroit. Puis il y avait eu centrale nucléaire. Il avait donc fallu abriter ouvriers et ingénieurs. Pendant seize années la nature s'était pliée aux caprices de l'homme. Il n'en fallut pas plus pour qu'elle reprenne ses droits. Quant à ces bâtiments vides et abandonnés... Qu'avait-il bien pu se passer ? Il se posait souvent la

question. Mais il se disait aussitôt, qu'après tout, cela avait fait son bonheur. Alors, il continuait.

De l'azur descendit un cri aigu de rapace. Il leva la tête et l'aperçut. C'était le seul être qu'il estimait comme son égal à Pripyat : un aigle magnifique qui avait fait de l'ancienne cité soviétique son aire. Ils s'étaient comme partagé les éléments : lui dominant la terre, l'autre dominant les cieux. Il aimait l'observer de temps en temps. Il s'asseyait et admirait le majestueux ballet aérien de ce formidable planeur qui décrivait de larges cercles, si haut dans le ciel, prêt à fondre sur sa proie.

Pourtant, comme n'importe quel souverain, Tchernyik s'était trouvé des ennemis qui l'obligeaient à se cacher et à se terror. Ils venaient régulièrement sur son territoire. Ils arrivaient dans d'étranges montures vrombissantes, aux pattes rondes et aux yeux étincelants. Tcherny en avait vu de semblables délaissées à la périphérie de la ville comme un cimetière. C'est là que les autorités avaient laissé les véhicules irradiés que de malheureux appelés utilisèrent pour éteindre l'enfer. Douze mois à Kaboul ou quelques minutes à Tchernobyl. Transparence ? Seulement pour ceux qui savaient lire entre les lignes. Ils en sortaient par le flanc, debout sur leurs pattes arrières, il pouvait alors les voir. Leur peau était lisse, vert kaki et brillante. Elle ne dégageait aucune odeur. Le plus étrange, c'étaient leurs yeux recouverts d'une sorte de carapace transparente qui reflétait la lumière du jour. Une sorte de trompe inélégante, courte pendait de leur visage. A chacune de leurs incursions, ils tenaient dans leurs pattes rendues libres par leur position debout, un boîtier orange qui crépitait rageusement. Et, à peine descendus de leur étrange monture, ils s'en retournaient aussi prestement qu'ils étaient arrivés. Comme des enfants venus braver un danger imaginaire pour aussitôt faire machine arrière et s'enfuir à toutes jambes de peur que le danger prenne forme. Il pouvait alors s'en retourner dans la rue à nouveau désertée et reprendre sa place de seigneur du lieu.

Seigneur, en effet. Il eut d'ailleurs l'occasion de se le prouver une nouvelle fois. A quelques mètres de lui un loup surgit de derrière un immeuble. Ils se firent face. Duel au soleil. L'intrus coucha ses oreilles en arrière et hérissa ses poils pour apparaître encore plus imposant. Ses crocs, d'un blanc ivoire, brillaient. Le grognement sourd aurait impressionné n'importe quel être vivant de la Création. Mais pas Tchernyik. Il restait impassible, planté, sûr de sa force. Ses yeux dorés fusillaient littéralement l'autre, l'intrus. Cela suffit. Le loup inconnu inclina la tête, baissa la queue et s'en retira. Il savait qu'il était inutile de risquer une mauvaise blessure dans cette région prolifique. Il y avait de la place pour tout le monde. Le repli est parfois la voie de la sagesse.

La menace définitivement écartée, Tchernyik put reprendre son chemin. Il déambulait avec plaisir dans cette ville-forêt.

Traversant une place, il longea des manèges qui avaient été installés pour la joie des petits et des grands. Hélas, personne n'eut le temps d'en profiter. Quatre jours avant l'inauguration de la fête foraine, la centrale exhala son poison invisible dans l'air. Depuis, ces manèges, figés par la catastrophe, servaient de refuge à quelques lièvres qui s'étaient adaptés à la ville abandonnée. Ils en oubliaient presque les prédateurs. Un lièvre imprudent traversa ainsi la rue devant Tchernyik pour se précipiter sous les vieilles auto-tamponneuses gagnées par la rouille. Pourtant, ce dernier ne chercha même pas à l'attraper. Son instinct de chasseur était-il émoussé ? Non. Il était simplement repu. Chasser pour le plaisir n'était pas inscrit dans ses gênes. Il avait vu des trophées dans certaines maisons alentour. Il n'en avait pas compris l'intérêt. Pour lui, chasser n'avait qu'un but : manger. Alors ce lièvre avait eu simplement de la chance d'avoir croisé sa route au bon moment. Si Tchernyik avait su sourire, il aurait sans nul doute esquissé un rictus hautain.

Dans le ciel, la lune encore blafarde devenait enfin visible. Il se dit alors qu'il était temps de rejoindre les siens. Quand il arriva, la meute attendait lascivement devant les portes de l'ancien palais de la culture. Au dessus d'eux, une large fresque glorifiait le progrès dont était né Pripyat. Un personnage en blouse blanche dominait l'ensemble. Il avait quelque chose de ces représentations du personnage mythologique qui déroba le feu aux dieux. Pourtant, une simple feuille de papier remplaçait la torche entre ses doigts. L'Homme n'avait plus à voler le feu aux dieux. Il l'avait domestiqué. Il l'avait même théorisé en de complexes formules. Mathématiques ou magiques ? Apprenti sorcier ou savant imprudent ? Toujours est-il qu'à Pripyat, le feu était devenu fou. Les autorités, soit par vanité ou inconscience, sans doute les deux à la fois, s'échinèrent à cacher la vérité laissant la population à la merci d'une pluie de becquerels.

Ça et là, des vêtements, des chaussures, des jouets d'enfants, des livres gisaient. Vestiges d'une fuite précipitée bien que tardive ? Rejet dédaigneux de pillards aventureux ou suicidaires ayant bravé la radioactivité qui irradiait Pripyat ? Peu Lui importait de savoir tant qu'il se sentit en sécurité avec les siens. Pour lui, être en sécurité signifiait manger à sa faim et ne pas être la proie des prédateurs. La vie sauvage en somme.

Il s'approchait de sa famille. Six louveteaux vinrent à sa rencontre en jappant et en sautant en tous sens. Le dernier, un peu à la traîne, avançait clopin-clopant. Il n'avait que trois pattes. Il était né ainsi. Ailleurs, la sélection naturelle ne lui aurait laissé aucune chance. Mais ici, le plus redoutable des prédateurs avait fui, léguant aux loups un pays de cocagne. Comme une revanche sur Prométhée, la vie sauvage avait repris ses droits dans la région de Tchernobyl. Il en était conscient. Alors, il poussa un long hurlement. Il était le maître de la meute. Il était le maître de Pripyat.